

la terre. L'ajustement de ces deux idées à l'aide de nombres dont la précision tout illusoire satisfait les imaginations asiatiques, peut être un fait plus ou moins moderne; il n'en est pas moins fort probable que l'idée populaire de la dégénération toujours croissante de l'espèce humaine, et l'idée en apparence un peu plus scientifique des créations et des destructions successives du monde ont cours depuis bien des siècles dans l'Inde.

Or la tradition du déluge de Vâivasvata ou de Satyavrata ne se rattache pas plus intimement à l'une qu'à l'autre. Elle ne se rattache pas à la première; car ce déluge n'est pas, comme dans la tradition mosaïque, le châtimement de la perversité humaine. Elle ne se rattache pas davantage à la seconde, car il ne s'opère pas dans les conditions marquées pour les cataclysmes cosmiques. Il y a plus, cette tradition du déluge, quelle qu'en soit l'origine, ne peut passer pour la base sur laquelle s'est élevé l'édifice des créations et des destructions périodiques de l'univers. Ne semble-t-il pas en effet que si la tradition du déluge avait donné lieu à la théorie des renouvellements successifs de l'univers par l'eau et par le feu, cette tradition eût été absorbée complètement par la théorie, de manière à ne plus laisser de traces dans la mémoire des hommes? Ce n'est pas trop attribuer à l'esprit assimilateur des Brâhmanes que de faire cette supposition; et si le déluge de Vâivasvata reste à côté et en dehors du système des destructions et des reproductions périodiques, c'est qu'il n'a été connu dans l'Inde que postérieurement à la conception, ou même à l'élaboration de ce système. C'est là du moins la seule manière dont je puisse expliquer la coexistence de cette tradition avec la théorie des cataclysmes périodiques, à laquelle les mythographes indiens n'ont su l'unir que par un lien aussi peu solide.

Je ne me dissimule pas tout ce que cette explication pourra